

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Des stéréotypes à la rencontre

Julie Levasseur

Numéro 332, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96813ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Levasseur, J. (2021). Compte rendu de [Des stéréotypes à la rencontre]. *Liberté*, (332), 63–63.

Tous droits réservés © Julie Levasseur, 2021

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Des stéréotypes à la rencontre

Julie Levasseur

Au moment où ces lignes sont écrites, des communautés autochtones se mobilisent face aux injustices subies en matière de droits ancestraux et de droits de la personne, notamment dans le cadre du prolongement de l'oléoduc Trans Mountain à travers des territoires non cédés et de la découverte des dépouilles de centaines d'enfants sur les terrains d'anciens pensionnats. L'incompréhension globale de ces enjeux chez les occupant-es (*settlers*) s'accompagne d'un sentiment paralysant de malaise ou de honte. L'anthropologue Emmanuelle Dufour a puisé dans son propre inconfort pour créer la bande dessinée *« C'est le Québec qui est né dans mon pays ! »*. *Carnet de rencontres, d'Ani Kuni à Kiuna*.

L'autrice annonce sa visée pédagogique en citant Murray Sinclair, de la Commission de vérité et réconciliation : « L'éducation est ce qui nous a menés à ce gâchis, mais l'éducation est aussi la clé de la réconciliation. » Son livre ouvre au dialogue en faisant alterner la voix de la narratrice et celles d'une quarantaine de contributeur-trices. Cette polyphonie fait entendre une diversité de points de vue autochtones et allochtones en soulignant leur caractère individuel. Il n'est pas question de *porte-parole* qui s'exprimeraient *au nom* de tout un groupe, bien que l'affiliation identitaire de chacun-e soit indiquée selon sa préférence et représentée par un symbole en tête de page : une fleur de lys pour le Québec, des broderies aux motifs spécifiques pour les dix Premières Nations reconnues par le gouvernement provincial, un inukshuk pour les Inuit, etc. Plus qu'esthétique, ce procédé contrebalance l'emploi parfois inévitable de termes englobants comme « Autochtones », ainsi que l'homogénéisation qui en découle.

Dufour cherche à éviter la division et l'antagonisme de deux camps monolithiques « nous contre eux ». Les citations colligées interpellent le lectorat en affirmant que la réconciliation concerne tout le monde. Si la responsabilité des personnes eurodescendantes quant aux crimes coloniaux est écartée rapidement par les intervenant-es – trois Blanc-hes et une Inuk – abordant ce sujet précis, cela n'exclut pas un devoir d'introspection pour nommer la part sombre de leur héritage et mettre un terme aux structures institutionnelles toujours en place. Les conséquences de la pensée coloniale s'observent dans la méconnaissance du peuple québécois à l'égard de ceux dont il occupe le territoire, entraînant une « (non-)rencontre entre Autochtones et allochtones », comme l'écrit Prudence Hannis. Cette « ignorance collective » (Pierre LePage) procède de deux facteurs sur lesquels se penche Dufour : les médias et le système scolaire.

Dans les deux cas, le problème réside dans les représentations. Le médium choisi par l'autrice se

prête bien à l'exposition des stéréotypes véhiculés depuis l'arrivée des Européen-nes, puisque les arts visuels ont servi à l'altérisation des Premiers Peuples. Son crayon retrace plus de deux siècles d'iconographie coloniale, des gravures du commerce des fourrures aux illustrations des manuels d'histoire, en passant par les unes de journaux contemporains et par les productions culturelles. Le neuvième art n'y fait pas exception. On y retrouve des personnages de fiction tels que Yakari, Moky et Poupy, les tribus rencontrées par Lucky Luke ou celles dans *Tintin en Amérique*, mais aussi des vignettes historico-patriotiques parues dans *L'Action catholique*. La violence de ces représentations figées dans le passé se répète dans le traitement sensationnaliste du siège de Kanehsatà:ke et des mouvements qui ont suivi. Un montage sur deux planches lie la « crise » de 1990 avec les récentes manifestations mohawks contre le pipeline Dakota Access et le déversement d'eaux usées dans le fleuve Saint-Laurent : « Il était sans cesse question de barricades [...] et de désobéissance, mais jamais de violences coloniales, de dépossession territoriale... ni de droits ancestraux. »

Les productions médiatiques reflètent les lacunes dans l'éducation publique. Les communautés autochtones n'y figurent qu'à titre d'alliées ou d'ennemies des puissances coloniales, dans une époque lointaine sans rapport avec le présent, comme de purs « produits de notre imagination historique » (Mikayla Cartwright). C'est en réponse à ce programme scolaire « presque criminel [...] gravement inadéquat ! » (Kakwiranó:ron Cook) que le dernier chapitre présente les initiatives de sécurisation culturelle à l'intérieur du système postsecondaire. Se rapprochant de la bande dessinée traditionnelle avec une narration séquentielle suivie, l'autrice raconte le chemin parcouru depuis les pensionnats assimilationnistes jusqu'à la mise en place de services adaptés aux étudiant-es autochtones ainsi qu'à la création d'établissements d'enseignement entièrement conçus par et pour les Premiers Peuples. Ces programmes ont une incidence tant sur le plan individuel que communautaire ou social, grâce au développement d'un nouveau leadership.

Mais ce n'est pas tout : les allochtones aussi doivent dé/reconstruire leur éducation, ce en quoi *C'est le Québec qui est né dans mon pays !* peut faire œuvre utile. Une section fournit dix-huit pages de notices biographiques, de précisions historiques, de définitions et de ressources « pour aller plus loin dans la rencontre ». Fidèle à ses objectifs, Dufour conclut avec une liste d'interventions suggérées par l'Assemblée des Premières Nations Québec-Labrador pour lutter contre le racisme et la discrimination. Le projet de réconciliation qu'elle propose s'avère davantage consensuel que radical, mais est un nécessaire point de départ. **L**

Emmanuelle Dufour
« C'est le Québec qui est né dans mon pays ! »

Carnet de rencontres,
d'Ani Kuni à Kiuna
Écosociété, 2021, 208 p.